

LE FANTASME DES FEMMES¹

C.CALLIGARIS

(51) Je ne sais pas si je vais défendre la thèse d'un fantasme qui serait commun pour toutes les femmes, mais enfin, vous allez voir : je vais prendre les choses d'un côté un peu différent puisque, dans le temps que nous avons, je ne pourrai pas traiter cette question extrêmement complexe et épineuse de savoir qu'est-ce que ce serait que le fantasme féminin. C'est sûr que c'est une question complexe et épineuse parce que si vous êtes un tant soit peu familier avec le Séminaire *Encore* de **Lacan**, et que vous vous rappelez ce qu'il y avait au bas des formules de la sexualité, vous avez dû constater que quand on regarde ça, en tout cas au premier abord, on a le sentiment que de fantasme il n'y en aurait à proprement parler que du côté de l'homme, qu'il viendrait poser son (52) objet du côté de la femme; on se demande bien ce que pourrait être un fantasme féminin dans l'optique du Séminaire *Encore*. Mais enfin -on va revenir sur tout ça tout à l'heure, si nous en avons le temps- je voulais vous parler aujourd'hui de quelque chose à la fois d'assez particulier et qui pourra peut-être se transformer en élément de réflexion pour penser la question du fantasme féminin.

Il y a un certain temps, une jeune femme était venue me voir, qui avait fait un long parcours analytique -long et excellent, d'ailleurs- mais elle était venue me voir pour me dire la chose suivante : que au bout de neuf ans d'analyse -il y avait quelque chose de l'analyse qui s'était terminé, qui n'avait pas été interrompu mais qui s'était terminé et je vais vous dire tout à l'heure comment ça s'était terminé- au bout de neuf ans d'analyse et pendant neuf ans d'analyse donc, elle n'avait jamais pu parler avec son analyste de quelque chose qui pourtant avait pour elle une grande importance; une importance d'une part quantitative dans sa vie et, d'autre part, qualitative parce que ça la dérangeait pas mal; et cette chose était la suivante, que je camouflerai à peine dans ses déterminations, c'était ceci qu'elle était constamment exposée au surgissement de ce qu'on pourrait appeler un fantasme, dans le sens courant de ce terme, qui était qu'il y avait une femme allongée sur une table d'opération et qu'on allait lui faire quelque chose qui était contre son gré, qui était certainement douloureux. Et elle était loin de ne pas associer pour le moins quelques éléments élémentaires sur cette petite histoire puisque son père était chirurgien. Mais enfin, ça n'empêchait pas cette petite histoire de revenir et de commander une activité masturbatoire tout à fait intense et répétitive. La question qu'elle se posait était la suivante : pourquoi cette petite histoire avec laquelle elle se masturbait la menait à une jouissance qui était pour elle inégalée ? Elle ne pouvait pas se plaindre de sa vie sexuelle qui (53) était une vie sexuelle tout à fait heureuse, avec différents hommes et avec l'homme avec lequel elle vivait; mais il s'agissait quand-même d'autre chose, je veux dire par là que la jouissance qu'elle tirait de la masturbation liée à cette "fantaisie" -disons ça comme ça- était différente, était proprement différente. Et qui plus est, il n'y avait pas de communication entre la relation avec cette fantaisie et l'activité masturbatoire qui y était relative. D'un autre côté, dans sa vie sexuelle, il n'y avait pas de communication avec cette fantaisie puisque elle ne pouvait pas, elle ne souhaitait pas non

¹ Retranscription d'un exposé fait à Bruxelles, le 26/9/87. Il a été laissé à ce texte son style "parlé", qui par ailleurs n'a pas été revu par l'auteur.

plus, par exemple, évoquer cette fantaisie dans le moment où elle était en train de faire l'amour avec son homme. C'étaient deux univers séparés.

Particulièrement, elle se plaignait aussi de ceci : c'est que dans son activité intellectuelle, c'est-à-dire lorsqu'elle était en train de lire, d'étudier ou d'écrire, au fur et à mesure que son activité intellectuelle avançait et surtout lorsqu'elle avançait avec succès, c'est-à-dire qu'elle arrivait à écrire, ou à lire, à comprendre ce qu'elle était en train de lire, elle se voyait en proie à une excitation progressivement de plus en plus forte, une excitation telle -qui n'était pas une excitation sexuelle, mais une sorte d'excitation tout de même physique, on ne pouvait pas dire mieux que ça- qui la contraignait à un moment donné à abandonner sa lecture, son travail par excès d'excitation et à se calmer, évoquant cette fantaisie et se masturbant. Encore une fois il faut bien s'entendre : l'excitation n'était pas, elle, relative à cette fantaisie : cette fantaisie intervenait justement pour permettre la masturbation et couper cette excitation croissante.

La fin de son analyse était intervenue à peu près un an avant qu'elle vienne me voir et elle s'était passée de la façon suivante : son analyse virait à sa fin et finalement, elle s'était contrainte d'une certaine façon à parler de cette chose qui était en suspens, à en parler à (54)son analyste. Finalement, elle lui en avait parlé avec le sentiment d'une très grande difficulté, de quelque chose de très difficile à avouer; et l'analyste en question avait pris ça très à la légère, c'est-à-dire que -quand je dis : très à la légère, c'est pas du tout parce que je pense que quelque chose de ce genre doit être pris comme un drame- mais simplement, il lui avait répondu : "Bon, très bien et alors ? Après tout, chacun jouit à sa façon". Il lui avait opposé une sorte de fin de non recevoir; c'est-à-dire : "bon, si c'est comme ça que vous vous masturbez : et alors ?" Et l'analyse s'était interrompue là-dessus, s'était terminée là-dessus.

Un an après, elle était donc venue me voir en disant que -ce qui était, je crois, justifié- d'une certaine façon, son analyse était terminée, mais que pour elle, c'était là quand-même une question. Quelle était la question ? C'était l'incommunicabilité de l'univers de cette fantaisie absolument répétitive, toujours la même (il y a une femme sur une table d'opération...) et, d'autre part, sa vie sexuelle; le fait que ces deux choses ne communiquaient pas; le fait que, quel que soit l'intérêt de sa vie sexuelle, la jouissance qu'elle tirait du côté de sa masturbation était sans pareil.

Vous sentez bien combien cette fantaisie -et c'est pour ça que je vous en parle- combien elle est parallèle ou proche de ce fantasme que **Freud** repère sous l'énoncé "*On bat un enfant*". Vous vous souvenez de ce texte de **Freud**, de 1919, tout à fait admirable d'ailleurs, qui est: "*on bat un enfant*" ou plutôt: "*un enfant est battu*", s'il fallait traduire ça correctement, puisque en allemand, la forme est passive: "*Ein Kind wird geschlagen*".

Je crois que ça vaut la peine de reprendre ce texte : c'est un type de texte duquel, quand on n'a pas une lecture tout à fait récente, il y a beaucoup de petits éléments qui échappent; pour moi, c'est un texte à surprises. Vous vous souvenez que dans ce texte, **Freud** dit, d'une part, qu'il a rencontré ce fantasme avec une (55)très grande fréquence. Là, il y a une première question : c'est que, assez étonnamment, je ne serais pas prêt de dire la même chose : je dois dire que quand cette femme est venue me parler, c'était bien la première fois que je rencontrais un énoncé aussi proche de l'énoncé freudien "*On bat un enfant*", comme énoncé impersonnel : il y a "*une*" femme sur une table d'opération.

Freud dit qu'il se fonde sur six exemples cliniques, si je ne me trompe pas : quatre féminins et deux masculins. Il dit aussi qu'il considère que c'est là un fantasme typiquement féminin. Et il va entreprendre, dans ce court texte, une sorte d'interprétation de ce fantasme, que je voudrais reprendre avec vous.

Autour de ce qu'il va proposer comme interprétation de ce fantasme, se jouent d'ailleurs pas mal de choses, qui ne concernent pas seulement le fantasme féminin. Il va tenter aussi, dans ce texte, une sorte d'analogie -qui n'en n'est pas une, justement- entre ce que serait ce fantasme

du côté d'un homme et ce qu'il serait du côté d'une femme, (évidemment, le parallélisme rate, pour des raisons évidentes) et il ne cesse d'insister sur le fait qu'il s'agit d'un fantasme spécifiquement féminin. Si vous vous souvenez bien de ça, **Freud** propose de lire ce fantasme en trois temps, c'est-à-dire un premier temps qui serait : "*Le père bat l'enfant*", l'enfant étant le petit frère ou la petite soeur; c'est-à-dire qu'il suppose un premier temps qui serait toujours, comme il l'a dit lui-même, de nature sadique.

Un deuxième temps, qui serait, d'une certaine façon la réparation de ce premier temps et qui serait lui, de nature masochiste, c'est-à-dire : "*Le père me bat*". Deuxième temps dont **Freud** dit qu'il serait toujours inconscient en tant que tel.

Un troisième temps qui serait : "*On bat un enfant*", c'est-à-dire que pour que ce deuxième temps inconscient puisse accéder à la conscience, il serait nécessaire de perdre en route la détermination du sujet qui parle, la (56)détermination de : qui est battu, que ce soit dans le numéro 1 ou le numéro 2.

Il faut faire là-dessus deux remarques : pour passer du numéro 1 de ce développement au numéro 2, **Freud** va évoquer quelque chose avec quoi surtout le Kleinisme nous a familiarisés, qui est ce qu'il va appeler le *sentiment inconscient de culpabilité*. C'est-à-dire qu'il va dire : au fond, à partir d'un premier fantasme lié à la jalousie à l'apparition d'un petit frère, par exemple, ce qui va surgir, c'est un sentiment inconscient de culpabilité : "*Je me sens coupable d'avoir souhaité que le père batte le petit frère et par conséquent, je me fais battre*". Donc, on passerait du 1 au 2 par sentiment inconscient de culpabilité.

Vous savez combien, en tout cas à mes yeux et pas seulement à mes yeux, mais d'un point de vue lacanien, ceci est éminemment problématique puisque s'il y a quelque chose qui fait naturellement question c'est de penser que quelque chose qui est fondamentalement un opérateur psychologique, c'est-à-dire un sentiment de culpabilité, puisse être amené comme explication d'une transformation syntaxique dans l'inconscient; ça paraît extrêmement compliqué puisque supposer que l'inconscient fonctionne à la culpabilité est une supposition pour le moins indue. On ne voit pas du tout pourquoi l'inconscient accéderait nécessairement à des exigences de bienséance, ça reste tout à fait problématique. Il faut remarquer également que cinq ans plus tard, **Freud** va revenir sur cette affaire dans un texte aussi tout à fait intéressant pour le thème qui nous occupe, qui est le texte sur le problème économique du masochisme, qui est un texte de 1924. Il est en train de parler de la réaction thérapeutique négative et, à ce moment-là, il parle du sentiment inconscient de culpabilité et immédiatement, il s'arrête et il dit : "*Cette expression est évidemment tout à fait incorrecte. S'il fallait parler de quelque chose, il faudrait peut-être parler de nécessité d'auto-punition*". C'est une remarque (57)qui vaut, à mon sens, son pesant d'or, puisque ça montre combien **Freud** pouvait être attentif à ne pas laisser, dans ce qu'il racontait, s'insinuer des explications psychologiques, au sens propre. Je veux dire que passer d'une expression comme : "*Sentiment inconscient de culpabilité*" à une expression comme : "*Nécessité d'auto-punition*", c'est quelque chose qui va dans le sens de ce qui sera la position lacanienne, c'est-à-dire : penser que le symptôme sera une affaire de structure.

La deuxième chose plus importante c'est que déjà à l'époque où il interprète ce fantasme "*Un enfant est battu*", **Freud** fait l'observation suivante. Il dit : d'accord, mais au fond, s'il y a un premier temps conscient qui serait donc : "*Le père bat le petit frère ou la petite soeur*" et si on passe au second temps par le biais d'un mécanisme de culpabilité, d'un mécanisme réparateur -on voit bien comment ça va faire l'étoffe, je dirais, du raisonnement et de la logique kleinienne, c'est-à-dire cet appel à la psychologie pour expliquer quelque chose du mécanisme psychique- et bien, il fait cette observation et dit : ce second temps, tout de même, n'est pas seulement la réparation du premier : ça satisfait aussi quelque chose. Il ne faut pas aller chercher très loin puisque ce qu'il dit c'est que ça satisfait aussi quelque chose d'un certain type de rapport passif

vis-à-vis du père qui est peut-être en tant que tel, désiré.

Pourquoi j'évoque ça ? C'est parce que, toujours cinq ans plus tard, dans le même texte dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire "*Le problème économique du masochisme*", 1924, **Freud** va refaire allusion au fantasme "*On bat un enfant*" et il ne sera plus question du tout de ce premier moment. Il ne sera question que du second moment inconscient. Il va dire, en parlant du masochisme, justement, et particulièrement du masochisme féminin, il va dire, comme s'il avait oublié ce qu'il avait lui-même écrit, qu'en analysant le fantasme "*On bat un enfant*", il l'avait ramené à une position passive et masochiste vis-à-(58)vis du père qui l'expliquait; c'est-à-dire qu'il va parler comme si le moment premier, le moment sadique premier était oublié. Il faut dire qu'entretemps, se sont passées pas mal de choses, notamment du côté de ce que **Freud** pouvait penser du destin des pulsions, puisque la position de **Freud** en 1919 était quand-même substantiellement de penser que s'il y avait une pulsion première, c'était certainement une pulsion d'objet et que le masochisme ne pouvait être compris que comme retour sur le sujet de la pulsion agressive. Sur cette question, le doute va rôder très très vite puisque **Freud** va faire allusion assez vite à la possibilité de ce que serait un masochisme primordial. C'est assez amusant d'ailleurs parce que, si je m'en souviens bien, lorsqu'il fait allusion pour la première fois à la question d'un masochisme primordial, il cite en note un texte de **Sabina Spielrein** en disant que cette hypothèse avait été soulevée dans un texte fort intéressant, mais auquel il n'était pas sûr d'avoir tout compris... Ce qui est bien du style de **Freud** et très sympathique.

Pourquoi est-ce que je fais ce rappel ? C'est parce que je voudrais tirer de ce tout petit exemple clinique que je vous ai donné au départ et de cet excursus à travers **Freud**, quelques conclusions sur le rôle et la fonction de cette "fantaisie" "*On bat un enfant*" chez la femme.

Si cette fantaisie est, comme **Freud** nous le dit, spécifiquement féminine et si, qui plus est, cette fantaisie ne nécessite pas, pour être interprétée, le passage par un premier temps sadique ou le retournement sadique, si elle se laisse expliquer à partir du point numéro 2, de ce qui serait le point que **Freud** considère comme inconscient -c'est-à-dire qu'au départ, ce serait : "*Le père me bat*" et à partir de quoi ça pourrait accéder à la conscience à condition que le "père" et le "me" se perdent en route : c'est-à-dire "*On bat un enfant*" ou bien : "*Il y a une femme sur une table d'opération*", pour en (59)revenir à cet exemple -si c'est comme ça, et si cette fantaisie est quelque chose qui reste d'une certaine façon tout à fait parallèle et détachée de la vie sexuelle du sujet féminin- il y a là quelque chose que je trouve tout à fait intéressant dans ce que cette patiente à laquelle je fais allusion ramenait, c'est-à-dire le fait que ce n'était pas là une fantaisie qui était susceptible de s'organiser dans la syntaxe d'un rapport sexuel. Cette fantaisie ne pouvait pas se transformer, par exemple, dans l'envie de se faire battre par son partenaire, ce n'était pas quelque chose qui pouvait donner accès à un montage fantasmatique, ce n'était pas quelque chose qui ouvrirait sur une pratique possible du masochisme, ce n'était pas de ça qu'il s'agissait, c'était autre chose. Je crois que nous pourrions nous demander : qu'est-ce qui ferait que chez la femme il y aurait une jouissance d'une certaine façon sans pareil, liée à une fantaisie qui ne se conjugue pas avec ce qu'on appelle habituellement le fantasme sexuel en jeu dans le rapport avec le partenaire et qui reste étonnement immuable, en soutenant une activité masturbatoire, étonnement immuable durant des années (alors que nous savons quand-même qu'un fantasme est quelque chose non pas qui change dans son articulation objectale, mais quand même qui permet une richesse d'articulation syntaxique et grammaticale assez grande).

Mon hypothèse à cet égard est la suivante : pour y entendre quelque chose un peu plus loin à ce type de fantaisie et par conséquent à ce qui serait une certaine forme de masochisme spécifiquement féminin, il faudrait s'interroger sur ce cadre spécifique : la castration, à condition qu'il faille toujours l'appeler castration, chez la femme. Parce que ça ne me paraît pas du tout nécessairement aller de soi. Pourquoi ? Parce que -là aussi, il n'est pas du tout nécessaire d'être

lacanien pour suivre le raisonnement, puisque **Freud** est à cet égard largement suffisant- il est tout à fait certain que nous ne pouvons pas faire l'impasse sur les conséquences (60)psychiques de la différence anatomique entre les sexes -pour prendre ce titre du texte tout à fait admirable de **Freud**- c'est-à-dire que nous ne pouvons pas faire l'impasse sur les conséquences psychiques du fait que la castration concerne un sujet détenteur du pénis ou un sujet qui ne l'est pas. Je crois que de quelque façon qu'on veuille bien prendre cette affaire, il est impensable que chez la femme la castration se résolve dans une affaire de dette symbolique. C'est impensable d'abord parce que on ne voit absolument pas pourquoi est-ce qu'une femme serait en dette vis-à-vis du père. Puisque, au fond, ce qui fonde la dette symbolique chez l'homme, c'est justement que, si je puis m'exprimer ainsi, on le lui a laissé et que donc, à cet égard, ce n'est pas qu'il l'a, mais que, justement, il le doit. Il le doit à quelqu'un. Il doit de l'avoir toujours. C'est ce qui fait que la castration est pour lui une opération symbolique et une dette et son souci va être de tenter de payer cette dette sous la forme d'une reconnaissance qu'il aurait à obtenir du père. Or, la problématique féminine est nécessairement différente puisque, de la castration, la femme aurait effectivement payé le prix et qu'à cet égard, on ne voit pas en quoi est-ce qu'elle serait vis-à-vis du père, en dette.

Dire les choses ainsi, c'est automatiquement dire que si la femme va quand-même participer de la logique phallique -il faudrait voir comment- de toute façon, ce que nous appelons proprement chez l'homme "castration symbolique" est chez elle certainement du registre d'une véritable privation.

Ca introduit une série d'autres problèmes sur lesquels je vais peut-être revenir tout à l'heure, mais déjà, si nous pensons que chez la femme, ce que nous appelons "castration symbolique", ce n'est pas à proprement parler une castration symbolique mais, au départ, quelque chose de l'ordre d'une privation réelle, il est assez difficile de penser qu'une femme, en dernier ressort, ne vive pas (61)cette opération elle-même comme quelque chose qui est proprement une atteinte corporelle. Il est assez difficile de ne pas penser qu'une femme ne vive pas son rapport au père comme, certainement, à la fois ce qui la subjective et en même temps, d'une certaine façon, ce qui la charcute. A cet égard, une analyste que je considère extrêmement fine, bien qu'elle arrange ses extraordinaires finesses d'écoute à la sauce de la psychologie moïque des années quarante, **Hélène Deutsch**, a écrit un livre que j'estime admirable sur la psychologie féminine. Admirable et qui est un recueil d'exemples et d'interprétations d'une très grande finesse. **Hélène Deutsch** introduit une sorte de distinction conceptuelle entre ce qu'elle appelle "*le père de jour*" et "*le père de nuit*". Moi je trouve cette distinction extrêmement féconde. Vous trouverez ça dans le chapitre qu' **H. Deutsch** consacre, au premier tome de son livre sur la psychologie féminine, au masochisme féminin. Elle avait déjà consacré à ce thème un texte, bien avant d'avoir affaire avec la psychologie moïque, dans les années trente, un texte que **Freud** cite à la fin de sa conférence sur la féminité de 1931. C'est un texte tout à fait étonnant et fort intéressant, je vais y revenir.

Cette distinction entre "*père du jour*" et "*père de nuit*", elle l'induit phénoménologiquement en se disant que sensiblement, chaque jeune fille a à faire avec un père du jour, c'est-à-dire qui fonctionne comme un référent phallique, c'est-à-dire qui fonctionne un peu comme fonctionne un père pour un homme : c'est ce qui la fait marcher dans la vie; et un autre père qui est un père proprement violeur, qui en veut à son corps, qui est le père du cauchemard nocturne. Et qui est aussi certainement le père dont il s'agit, par exemple, dans les fantasmes de séduction de l'hystérique.

J'ouvre une parenthèse là-dessus : ce que je suis en train d'avancer à partir de cette fantaisie, ou de ce fantasme que **Freud** interprète "*On bat un enfant*", c'est (62)que le noyau de vérité du fantasme hystérique de séduction, et vous savez combien **Freud** s'est posé la question

du noyau de vérité de ces fantasmes, depuis ses lettres à **Fliess** jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'il n'a pas cessé de se dire que, au départ, il pensait évidemment que toute hystérique avait connu une expérience traumatique de viol de la part d'un adulte, si ce n'est de la part du père. Il change très rapidement d'avis -c'est dans une lettre à Fliess, peut-être- où il dit : ce n'est pas possible, c'est certainement un fantasme. Mais par ailleurs, il ne quittera jamais l'idée qu'il doit y avoir quelque chose de vrai dans cette histoire. L'hypothèse que je vous propose, à cet égard, c'est qu'il y a quelque chose de tout à fait vrai dans les fantasmes hystériques de séduction, et ça porte sur ceci : que, pour une femme, la subjectivation dans la filiation, c'est-à-dire la relation à un père, pour une femme, est certainement, d'un côté, quelque chose qui la subjectivise dans le signifiant, mais d'un autre côté, du côté du "*père de la nuit*", est aussi quelque chose qui, forcément, apparaît comme impliquant une atteinte corporelle, c'est-à-dire impliquant quelque chose de l'ordre d'une privation, d'une privation d'organe. Et la chose étonnante que révéleraient aussi bien les fantasmes hystériques de séduction que, dans la mesure où il est spécifiquement féminin, le fantasme "*On bat un enfant*" ou le fantasme dont je parlais tout à l'heure "*Il y a une femme sur une table d'opération*", c'est que, d'une certaine façon, de cette atteinte paternelle au corps de la femme, cette atteinte qui est corrélative et nécessaire dans sa subjectivation, la femme est capable de l'érotiser. Mais d'une façon assez particulière. D'une façon qui, finalement, est assez analogique à la façon dont l'homme va être capable d'érotiser sa dette vis-à-vis d'un père. Je veux dire que c'est un lieu spécifique de jouissance, certainement. Et même, pour prendre ce que disait cette patiente, d'une jouissance sans pareil. Mais, encore une fois, d'un lieu spécifique de jouissance qui ne (63)se confond pas avec ce que va être chez la femme, disons comme ça, l'activité fantasmatique déployée dans sa vie sexuelle.

On serait là déjà en contact avec quelque chose qui témoigne chez la femme d'un registre de jouissance autre. Il faut bien dire: d'une jouissance effectivement autre, puisqu'il y aurait dans son rapport au père, en tant que le père la subjectivise, quelque chose qui ne fonde pas seulement sa jouissance du côté de la jouissance phallique, c'est-à-dire du côté de sa subjectivation symbolique, mais qui fonde sa jouissance dans un rapport effectif avec son corps. J'ajouterais qu'**H. Deutsch**, à ce sujet, est intarissable. Elle va très loin. Je lui laisse d'une certaine façon la responsabilité de ce qu'elle avance, mais je ne serais pas loin de la défendre. Elle va très loin puisqu'elle va jusqu'à dire, d'une part que c'est là ce qui fait que, d'une certaine façon, le prototype de la relation sexuelle, pour une femme, c'est le viol. C'est-à-dire que dans le viol, il y a quelque chose -et encore une fois, les fantasmes hystériques de séduction, ce sont des fantasmes de viol- faudrait-il dire, d'une répétition, ou plus proprement d'un retour à la même place de ce type de filiation... Mais elle va plus loin que ça, elle va jusqu'à dire que, d'une certaine façon,... relèvent de la même position du corps féminin comme corps -voyez ce que ça veut dire : comme corps, si elle a quelque chose qui fait que la subjectivation même est passée par le corps- elle va donc jusqu'à dire que tout ce qui relève de la jouissance liée à la maternité est du même ordre. Et elle se fait d'ailleurs le héraut de la nécessité de la douleur dans l'enfantement, comme quelque chose de tout à fait nécessaire dans l'économie de la jouissance féminine.

Ce qui est certain, pour le moins, c'est que ce caractère spécifique de ce qui serait une subjectivation féminine, à savoir que, finalement, le signifiant paternel qui normalement produirait son effet de subjectivation (64) pour un autre signifiant, en situant le corps du sujet comme reste de cette opération, ce signifiant paternel, dans le cas de la femme, s'il est vrai qu'il subjectiverait la femme dans le symbolique, en ... il n'accomplirait cette opération de subjectivation symbolique qu'au prix d'un passage du côté de son corps, qu'au prix de l'effectuation d'une opération qui n'est pas une opération symbolique : qui est de l'ordre d'une privation, c'est-à-dire, si je peux reprendre la métaphore de ma patiente, de l'ordre d'une

opération chirurgicale. Et pour le moins, ce qu'on peut retenir de ce qu'**H. Deutsch** soulève comme ordre de questions, constamment, dans son texte sur le masochisme féminin, c'est que dans ce lieu du corps qui, du coup, n'est plus du tout en simple position de reste de l'opération symbolique (puisque l'opération symbolique est nécessairement aussi une opération de privation corporelle), ce lieu du corps comme autre chose qu'un reste est surdéterminé par le fait que, justement, la femme est certainement la seule dont le corps ait une fonction réelle, c'est-à-dire une fonction de reproduction. L'homme aussi a une fonction réelle : celle de mourir, mais la femme aussi a celle-là.

Je laisse de côté une quantité de remarques qu'**H. Deutsch** fait à ce sujet sur des questions qui seraient tout à fait importantes à soulever : des questions qui sont la question des menstruations, des règles, chez la femme, comme rappel de ce qui est de l'ordre d'une blessure ouverte; elle donne une quantité d'interprétations, de remarques imaginaires mais pas pour ça peu intéressantes concernant la spécificité de la position du corps féminin. Et vous voyez bien où ça va ... dans ceci que la position tout à fait exceptionnelle de la femme par rapport à la position de l'homme c'est que, d'une certaine façon, nous serions, en tant que lacaniens, autorisés à penser que la position première de n'importe quel sujet, homme ou femme, est certainement une position masochiste, dans la mesure où on est en position d'objet vis-à-vis de l'Autre. Cette (65)position objectale vis-à-vis de l'Autre est quelque chose qui joue au départ dans le fantasme des hommes comme des femmes; mais, à partir de ceci qui nous unirait, ce qui se passe pour l'homme c'est que, justement, son statut objectal et le statut de son corps est quelque chose qui va passer sous la table à partir du moment où il est subjectivé dans la castration, alors que, non seulement le statut de ce corps, chez la femme, ne passerait pas sous la table, mais, qui plus est, il ne passerait pas sous la table dans la mesure même où cette subjectivation est quelque chose qui va d'une certaine façon battre réellement dans son corps. Ce qui fonderait une position masochiste spécifiquement féminine; mais non pas masochiste vis-à-vis d'une demande imaginaire de l'Autre, mais vis-à-vis du signifiant paternel lui-même.

C'est quelque chose qui est un premier degré de réflexion sur ce que serait un fantasme féminin. Un premier degré parce que, à mon sens, c'est tout à fait certain que cet énoncé "*On bat un enfant*" ou "*Il y a une femme sur une table d'opération*", on puisse dire que c'est un fantasme. Ça en a toutes les qualités et même **Lacan** trouve que c'est un fantasme exemplaire, dans la mesure où ce n'est pas un énoncé à la première personne, c'est un énoncé impersonnel : il lui trouve toutes les qualités et ça a toutes les qualités d'un énoncé d'un fantasme. Mais néanmoins, je ne suis pas sûr que, proprement, on puisse dire qu'il s'agit d'un fantasme. Je vais essayer de vous dire pourquoi et par conséquent d'ajouter quelque chose du côté du fantasme féminin.

Parce que, au fond, ce qui, pour homme et femme, est proprement le fantasme, en tout cas tel que chacun le pratique, nécessairement, pour avoir, tant bien que mal, ce qu'on appelle une vie sexuelle, le fantasme est quelque chose dont la constitution ou la détermination imaginaire est un effet du rapport au père et à la castration. Pourquoi ? Parce que si, au départ, ce qui est commun à (66)tous, hommes comme femmes, est une position objectale vis-à-vis de l'Autre et de sa demande imaginaire, ce qui est tout à fait certain c'est que quand, dans une opération de défense qui est constitutive de n'importe quel sujet faisant appel à une métaphore paternelle nous finissons par avoir une signification vis-à-vis du père et du savoir que nous lui supposons, ce qui est vraiment le b. a. ba d'une métaphore, nous nous situons dans une subjectivation symbolique dans laquelle notre corps passe à..., ce qui est certainement le cas des hommes (et ça explique particulièrement le fait que, généralement, le corps de l'homme n'est pas un corps érogène, ce qui n'est absolument pas le cas, comme vous le savez, du corps des femmes, pour des raisons que nous venons d'évoquer, d'ailleurs). Quand nous nous référons à un père et à son savoir, dans un mécanisme de défense qui doit fonder notre symptôme et notre subjectivité

dans le symbolique, ce qui se passe c'est que ça va transformer cette demande autre en une demande en général oedipienne vis-à-vis de laquelle, en général, nous allons nous maintenir comme sujet, comme ce que nous avons obtenu d'être grâce à notre référence au père. Il est vrai que dans notre pratique du fantasme, l'objet que nous sommes continuera d'être l'élément essentiel et clef, mais il est vrai que nous allons continuer de jouer comme s'il n'en était rien de cet objet; c'est-à-dire nous allons -c'est ce que tous les hommes font- parler de notre fantasme à la première personne, c'est ce que font tous les névrosés : chacun raconte comment est-ce qu'il paye l'autre de mots, grâce au fait qu'il s'autorise à se soutenir avec des mots, il s'autorise à ça en référence à un père. Ça n'empêche évidemment que ce qui fait que chacun est dans un fantasme et ce qui fait qu'un fantasme fonctionne, c'est toujours la présence de l'objet que chacun d'entre nous est, fondamentalement.

Mais la position de la femme, dans ce mécanisme de défense, l'objet qu'elle est, qu'elle était ici, c'est-à-(67)dire son corps en tant qu'objet, c'est quelque chose qui ne fout pas le camp comme reste. C'est quelque chose qui a une dignité différente que chez l'homme. Et non seulement, mais cette position exceptionnelle, à savoir : *le père, non seulement il m'a fait sujet mais aussi il a touché à mon corps*, est à un niveau séparé, propre d'érotisation possible. Du côté d'un masochisme spécifiquement féminin.

Allons plus loin. Vous savez que -et ça aussi c'est du Freud-... (fin de bande).
... à partir du moment où chaque sexe se rencontre avec l'évidence (**Freud** insiste beaucoup, même, sur l'évidence imaginaire c'est-à-dire sur la nécessité d'une rencontre effective avec le sexe féminin comme ayant été castré), à partir de la rencontre avec cette évidence, chacun bâtirait des conclusions différentes, c'est-à-dire que, apparemment, le petit garçon bâtirait la conclusion qu'il y a bien un père qui n'est pas castré et qui peut castrer. Ce qui va l'insérer dans le registre de la dette. Donc : *comme il ne m'a pas castré, je le lui dois*. La petite fille, par contre, comme **Freud** le dit, va arriver à la conclusion suivante : c'est que, effectivement, elle a été castrée; la menace a été réalisée, mais elle va en tirer une conclusion tout à fait intéressante; elle va pas en tirer la conclusion : *donc, il y a un père castrateur incastré*; elle va se dire au contraire, selon **Freud** : *donc, si la menace a pu être réalisée, c'est qu'elle peut être réalisée sur n'importe qui, y compris sur le père*. C'est-à-dire que sa conclusion logique va être -on revient aux formules de la sexualité- : *il n'y en a aucun qui y échappe. Si moi j'y suis passée, il n'y en a aucun qui y échappe*. C'est-à-dire que le père lui-même, comme on aurait dit en 68, est un tigre en papier !

Cela a quelques conséquences, évidemment. Une conséquence qui nous intéresse ici est la suivante : si le père lui-même est un tigre en papier, c'est-à-dire si lui-même est castré -vous vous souvenez, ce n'est pas autre chose que, dans les formules de la sexualité : *il n'y en a pas un (68)seul qui échappe à la castration*- si le père lui-même est castré, donc, le savoir que nous pouvons supposer à ce père, ce savoir qui va permettre l'opération de la métaphore paternelle, va être-excusez-moi ce que ça a d'approximatif, ce que je dis là- va être beaucoup moins déterminé que ça peut l'être chez l'homme. Je veux dire que ce savoir faire (avec la mère, par exemple, ou avec l'autre du père) reste tout à fait suspendu, si j'ose dire, à un fil. Et la conséquence de ceci c'est que dans ce qui va se constituer comme fantasme praticable pour une femme -on ne parle plus, maintenant, de ce dont on était en train de parler tout à l'heure, on ne parle plus de "*On bat un enfant*" : on parle de ce qui va être chez une femme l'équivalent de ce qu'est le fantasme chez un homme- et bien, ce qui va se constituer chez une femme comme fantasme praticable pourra être écrit de la même façon. La femme se soutient, comme sujet face à la demande de l'Autre, grâce à sa référence au père, très bien; mais à la différence que cette référence au père est la référence à un père castré, ce qui a les conséquences suivantes : c'est que la demande à laquelle elle a à faire n'est pas aussi déterminée que chez l'homme et que, par conséquent, l'objet qui va

être son objet, l'objet qu'elle est dans le fantasme, va aussi être beaucoup moins déterminé que chez l'homme.

Ecoutez, vous avez dû faire quand-même l'observation suivante qui est assez fréquente, même dans la vie quotidienne et qui est assez instructive, je trouve. Quand un homme parle de ce qu'il appelle à juste titre son fantasme, c'est-à-dire le type d'organisation matérielle qui rend pour lui possible la vie sexuelle, c'est-à-dire, je ne sais pas... (rires)

Quand j'étais étudiant à Genève, il y avait des amies -c'étaient des femmes- qui avaient un appartement qui avait un succès fou parce que cet appartement était en vis-à-vis à 15 mètres d'un autre appartement où il y avait un couple suisse allemand qui faisait l'amour tous les (69) vendredis soirs à neuf heures. C'était tous les vendredis soirs et tous les vendredis soirs la moitié de notre promotion était invitée à dîner chez ces amies. A neuf heures, on éteignait la lumière, on disposait les chaises et le spectacle commençait. Et ce qu'il y avait d'absolument extraordinaire, c'était que non seulement c'était tous les vendredis soirs à neuf heures, mais que c'était absolument toujours de la même façon. C'est-à-dire qu'à neuf heures moins une minute, la dame entrait; elle disposait une grande échelle face à un placard; elle montait chercher quelque chose tout en haut du placard (quelque chose qui, évidemment, n'avait rien à voir avec l'affaire); le mari arrivait; il la regardait par dessous; il montait à moitié de l'échelle; l'embrassait à partir de là-bas, après quoi ils redescendaient jusqu'au lit qui était au pied de l'échelle. Ca s'est passé pendant un an, tous les vendredis soirs à neuf heures (je ne peux pas témoigner des moments de vacances universitaires parce qu'il y avait trêve du cinéma...) Mais c'était quand-même très représentatif d'un fantasme masculin dans lequel, d'ailleurs, on était certainement partie prenante parce que cela se passait lumières allumées, fenêtres ouvertes; et je suis sûr que l'objet essentiel de l'affaire c'était notre regard à nous. Donc on leur faisait un immense plaisir... Mais ce qui est intéressant c'est que, pour un homme, pour le moins, la détermination objectale d'un fantasme, c'est-à-dire : pour faire l'amour, il faut qu'il y ait tel objet, à partir de quoi chacun peut éventuellement bouger dans la disposition des personnes, voire des meubles et des lieux, mais il faut que tel objet soit présent et c'est tel objet et ce n'en est pas un autre. Et ce qui est tout à fait frappant, c'est qu'un homme peut changer de femme, mais il ne changera pas de fantasme. Je ne crois pas qu'un homme puisse changer de fantasme; il aura beau changer de femme autant de fois qu'il voudra, mais le fantasme, ce sera celui-là. Et je crois que c'est dur comme fer, c'est imaginativement déterminé, c'est-à-(70) dire que l'objet lié à cette demande, ce qui le façonne c'est le savoir supposé au père; ce savoir est bien assis, dans la mesure où cet homme est sexué côté homme; et la détermination de cet objet est tout à fait précise une fois pour toutes. Et quand un patient homme en analyse -particulièrement un obsessionnel évidemment- arrive et vous parle de son fantasme, il a les idées très claires là-dessus, même s'il ne va pas pouvoir dire : c'est tel objet (puisque c'est justement ce dont il ne veut rien savoir), il se trouve que c'est assez rapidement repérable quel est l'objet absolument nécessaire.

Quand une femme parle de son fantasme, ce n'est absolument pas comme ça que ça se passe. A supposer qu'une femme puisse parler de son fantasme de la même façon -ce qui est extrêmement rare- c'est-à-dire qu'elle puisse dire : *voici mon fantasme sexuel*, de toute façon ce dont on va normalement parler -à moins qu'elle ne soit sexuée côté homme, ce qui change évidemment les choses- mais une femme sexuée côté femme, ce dont elle va parler c'est généralement d'une sorte de jeu d'ombres chinoises de ce qui apparaît, en tout cas à un homme, comme quelque chose de tout à fait insatisfaisant parce que, par ailleurs, un homme s'interrogeant comme il le fait sur la jouissance féminine ne cesse de demander à une femme : *mais quel est ton fantasme ?* Et ce qu'une femme lui répond est parfaitement insatisfaisant : c'est un petit jeu de transparence; tout ça se passe dans la brume la plus absolue; c'est quelque chose qui, pour un homme est à y perdre son latin... et peut-être autre chose... Mais c'est tout à fait

certain et je ne pense pas qu'il s'agisse là d'un effet de pudeur; c'est pas du tout de ça qu'il s'agit. Il y a un très beau livre, d'ailleurs, qui n'a pas été traduit, d'un analyste américain qui s'appelle **Stoller**. **Stoller** a écrit un très beau livre sur les transsexuels et ensuite, un très beau livre qui s'appelle ... C'est l'histoire d'un cas, une femme, et ce qui est fabuleux c'est que, pendant des centaines de pages, vous (71) voyez que **Stoller** veut absolument faire cracher à sa patiente un fantasme sexuel de type masculin. Et il le veut tellement qu'elle le lui crache, c'est-à-dire qu'un beau jour, elle lui crache un magnifique fantasme, avec un montage extraordinaire, un côté zoophilique, des hommes présents qui regardent, la tribune, enfin, tout ce qu'on veut; véritablement, elle lui fait un théâtre complet. Ce qui est sensible et ce qui est intéressant dans ce bouquin c'est qu'une femme, elle aura toujours un fantasme à exposer, un fantasme de type masculin, à condition qu'un homme veuille bien qu'elle l'ait. Je veux dire que ce que **Stoller** finit par recevoir à la fin de cette cure, c'est véritablement son fantasme à lui. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Je veux dire que si, dans la composition d'un fantasme masculin, l'objet du fantasme est tout à fait et, je crois, irrévocablement déterminé, dans la composition d'un fantasme féminin, ce n'est pas du tout comme ça parce que, justement, la position du père n'étant pas la même, le savoir du père n'étant pas aussi déterminé que chez l'homme, la demande par rapport à laquelle la femme va se situer comme objet dans son fantasme, cette demande est aussi indéterminée et sa position d'objet est aussi imaginairement indéterminée. Ce qui veut dire que la femme va se trouver dans son rapport avec un homme, dans une position que j'appellerais *de disponibilité*, c'est-à-dire qu'une femme, contrairement à un homme, peut changer -disons ça comme ça- de fantasme en changeant d'homme. Ce qui, je crois, n'est pas du tout le cas d'un homme en changeant de femme. Non pas parce que, véritablement, elle changerait de fantasme, mais parce que le propre de ce qui serait un fantasme féminin ce serait justement cette disponibilité, c'est-à-dire cette indétermination imaginaire de l'objet. Et quand nous voyons le bas des formules de la sexualité, c'est-à-dire quand **Lacan** va écrire que l'homme va accrocher au dos de sa compagne l'objet de son fantasme, on serait amené à penser : bon, très bien, mais la femme, elle, a un rapport avec le (72) manque dans l'Autre, quelque chose à voir avec ce qu'on vient de dire du père comme étant à la fois quelque chose qui touche à son corps et en même temps quelqu'un qui n'est pas un incastré, et, d'autre part, elle a certainement un rapport au Phallus puisque, surtout dans le démarrage de son aventure hystérique, elle veut aller l'incarner. Mais qu'en est-il, dans cette écriture, de ce qui serait un fantasme féminin ? On a le sentiment qu'il n'y a pas de place, que le fantasme serait entièrement du côté de l'homme, qui va accrocher son objet au dos de sa partenaire. Et bien, justement, je crois que si l'homme peut accrocher l'objet de son fantasme, qui est bien déterminé, c'est parce qu'on pourrait dire qu'à cet égard, le fantasme féminin c'est bien la disponibilité au fantasme de l'homme. Ce qui pourrait donner l'impression -c'est pour ça que j'amène cette affaire- d'un redoublement de la position masochiste chez la femme. On vient déjà de parler de ce qui serait un masochisme premier, fondamental chez la femme, lié à ceci que le père la subjective en la privant d'un organe, c'est-à-dire en battant dans son corps, ce qui apparemment, est à l'origine d'une érotisation propre, spécifique, séparée de ce qui va être sa vie sexuelle. "*On bat un enfant*".

Si on ajoutait à ça que, finalement, le fantasme féminin ce serait d'être l'objet du fantasme de l'homme, on situerait la femme radicalement du côté du masochisme. Or ce qui est amusant, c'est que, ici, il faut quand même faire une distinction fondamentale sans laquelle on rentre dans des malentendus idéologiques. C'est la distinction suivante : quand on dit que l'homme accroche au dos de la femme l'objet de son fantasme, pour un homme ça ne veut pas du tout dire qu'il fasse de sa femme son objet. Puisque ce qu'il poursuit chez sa partenaire c'est l'objet qu'il est, lui, dans son fantasme. Prenons un truc aussi con que le regard. Je dis aussi con parce que c'est quand même quelque chose qui concerne beaucoup d'hommes, c'est-à-dire la plupart des obsessionnels

dans la mesure même (73) où, finalement, ce qui les a introduits au remaniement de la demande de l'Autre c'est, comme **Freud** le disait, la scène primitive, c'est-à-dire une situation dans laquelle ils se sont trouvés incarner le regard en tant qu'offert au coït parental, en tant que ce qui manque à ce coït. Donc, détermination de cet objet comme regard. Qu'est-ce que ça pourra donner, dans le rapport d'un homme avec sa compagne ? Ca pourra donner quelque chose d'aussi banal, par exemple : *Je veux que tu me regardes quand tu jouis*. Mais ça ne fait qu'affirmer la nécessité de cet objet-regard; il ne s'agit pas du tout de faire de la femme du regard; il s'agit que lui, dans son fantasme, a besoin de rencontrer l'objet qu'il est, qu'il est, lui, dans son fantasme.

Ce qui est intéressant, c'est que la femme aussi, dans son fantasme, est en position d'objet; mais l'avantage qu'elle a c'est que, je crois, elle n'est pas nécessairement dans la position de tel objet et qu'elle peut se prêter au fantasme masculin dans la mesure même où elle est un objet indéterminé, c'est-à-dire dans la mesure où on pourrait dire que le fantasme féminin est d'une certaine façon la disponibilité, comme je le disais tout à l'heure, au fantasme masculin. C'est ce qui fait d'ailleurs que quand une femme parle comme si elle avait un fantasme déterminé, elle parle en général du fantasme de son homme.

Ce qui est certain c'est que les deux choses dont nous avons parlé, c'est deux choses séparées. On a parlé d'abord de ce qui serait un masochisme proprement féminin, lié, je dirais, à une érotisation de ce que la castration a de spécifique chez la femme et, d'une certaine façon, ce qu'elle a de spécifique c'est que ce n'est pas tout à fait de la castration mais de la privation.

Ensuite, nous sommes en train de parler (très brièvement) de ce qui serait une particularité à proprement parler du fantasme féminin.

Or, je crois que tout ça ne va pas sans s'articuler, (74) puisque je crois qu'il n'est pas simple, pour une femme, de faire le partage entre ce qui lui serait réservé par son fantasme, comme disponibilité au fantasme de son homme et, d'autre part, la façon dont elle peut, éventuellement à contre-cœur, érotiser le rapport -disons comme ça pour nous entendre- au *père de la nuit*. Et je crois que c'est de là que naissent beaucoup de difficultés et notamment, c'est de là que peut naître le choix, par exemple, d'un destin hystérique, voire même d'une revendication hystérique, c'est-à-dire, à proprement parler, d'un malentendu.

Je veux dire, comme si pour une femme, se prêter au fantasme masculin -ce qui serait sa position propre dans le fantasme- ça relevait soudainement d'une violence comparable à la violence du "*père de nuit*", c'est-à-dire d'un registre érotique différent et comme s'il y avait là, pour une femme, très souvent, quelque chose de tout à fait inacceptable et dont la sortie est tout à fait évidente et tracée, c'est-à-dire : quitter le plan même de l'objet, complètement, et aller incarner l'idéal phallique de l'homme, par exemple, et, du coup, être parfaitement ... , avec toutes les conséquences que ça a, du côté de l'*un-satisfaction* comme aurait dit **Lacan**, pour elle, en premier chef.